

ANALYSE

Le féminisme interloqué

Pistes pour un agir féministe et antiraciste

Par Nadine Plateau, militante féministe engagée dans différents collectifs, dans le cadre de la Semaine d'étude de Vie Féminine, 5 juillet 2017.

Je vais vous inviter à passer trois moments du féminisme (des années 70 à aujourd'hui via les années 2000) en compagnie de Françoise Collin, une grande féministe de chez nous, connue internationalement, à laquelle je voudrais rendre hommage aujourd'hui.



La photo que vous voyez évoque bien le personnage et l'époque : Françoise Collin est assise à sa table de travail. Derrière elle, des rangées de livres, devant elle une machine à écrire. Difficile de ne pas y voir le portrait d'une intellectuelle ! Et effectivement, Françoise était romancière et philosophe, ce qui fait que l'essentiel de son engagement féministe passe par la réflexion et l'écriture. Elle a développé au fil des ans une pensée qui nous aide réellement à penser et à agir, en particulier dans le contexte qui nous occupe aujourd'hui d'une société sexiste et raciste. Je pense que cette réflexion, en tous les cas j'espère le montrer, nous ouvre des voies pour tisser des solidarités.

Françoise Collin avait le don des formules lapidaires et condensées qui frappent. Vous ne vous étonnerez donc pas que je lui aie emprunté trois expressions qui me semblaient pertinentes par rapport à la thématique d'aujourd'hui et qui correspondent aux trois temps de mon exposé.

Le premier moment couvre les années 70, c'est la vague néo-féministe, un mouvement qui s'inventait, qui n'avait pas de modèle ou refusait les modèles existants. Il avait pour objectif de changer non pas les lois mais la vie des femmes (les féministes voulaient que les tâches ménagères soient partagées, elles voulaient disposer de leur corps, etc.). Je l'ai intitulé le *dialogue pluriel*, terme que Françoise Collin a repris d'ailleurs à Hannah Arendt et qu'elle emploie pour désigner le nouveau rapport qui s'établit entre femmes lors de cette nouvelle vague féministe.

La deuxième partie reprend les années 2000 qui enregistrent la contestation du féminisme des années 70 tel qu'il s'est institutionnalisé et est devenu majoritaire. J'ai utilisé le mot *interloqué* pour qualifier ce qui arrive à ce féminisme à la fois au sens habituel de « surpris » ou « décontenancé » mais aussi au sens où Françoise Collin y voit une condition de la rencontre de l'autre, des autres.

Enfin, je conclurai en vous proposant quelques exemples d'interventions féministes dans le contexte actuel, de ce que Françoise Collin appelle *agir*. Un terme qui nous débarrasse des métaphores guerrières associées au mouvement des femmes comme à tous les mouvements révolutionnaires. Nous pouvons alors abandonner les mots *combat*, *lutte*, *militance* pour nous concentrer sur cet *agir* auquel j'ai ajouté l'adjectif *transformateur* pour rappeler que l'enjeu du féminisme consiste à changer les choses : les rapports sociaux et économiques inégaux entre les femmes et les hommes comme aussi les représentations qui structurent notre imaginaire. D'où l'importance de changer les mots.

1. Le dialogue pluriel

Alors que Françoise Collin n'utilise pas ce terme (elle n'a pas encore travaillé Arendt), le *dialogue pluriel* se met en place quand elle crée avec d'autres la première revue féministe francophone, Les Cahiers du Grif.

Les Cahiers du Grif

Le premier numéro, paru en 1973 lors de la deuxième Journée des femmes et tiré à 1.500 exemplaires, sera épuisé en quelques jours, preuve que la revue répondait à un réel besoin des femmes. Si Françoise Collin a eu l'idée de ces Cahiers, c'est que lors d'un séjour aux USA à la fin des années soixante, elle a découvert l'activisme des féministes américaines tout entières engagées dans le changement des choses : elles créent des librairies avec des livres de femmes, publient des magazines avec des articles de femmes, ouvrent des galeries avec des œuvres de femmes et inventent d'autres modes de réunions et de manifestations. Ces féministes manifestent une telle énergie, un tel enthousiasme, une telle puissance que tout se passe comme s'il n'y avait plus de destin féminin, plus d'« invariant » de la domination masculine selon l'expression de Françoise Héritier, qui désigne ainsi le fait que de tous temps et en tous lieux, les relations entre les hommes et les femmes sont caractérisées par la hiérarchie, la supériorité et la valorisation du masculin.

Désormais, avec les Américaines, l'agir féministe pulvérise la fatalité. La domination ne va plus de soi, elle n'est plus une évidence. Ce fut une expérience très forte pour Françoise Collin et à son retour, elle aussi va agir pour transformer le monde en choisissant le domaine où elle a le plus de prise, celui la réflexion et de l'écriture.

Des articles à plusieurs voix

Les Cahiers du Grif ont nourri toute une génération de féministes mais ils ont aussi, et c'est pour cela que je vous en parle, été un espace de *dialogue pluriel*. Une des

innovations des Cahiers du Grif réside dans la conception et la mise en page de certains articles où le *dialogue pluriel* s'incarnait visuellement. Ce sont des textes écrits par une personne et annotés en marge par différentes lectrices, les notes en marge prenant presque autant d'espace que le texte lui-même. Il est d'ailleurs arrivé que les notes soient même plus volumineuses que le texte commenté. Ce fut une volonté de l'équipe des Cahiers du Grif que d'adopter cette pratique éditoriale inhabituelle qui bouleversait non seulement les codes de la profession (d'habitude, on se contente de notes en bas de page) mais aussi la conception même d'un article. Généralement, un article est écrit par une personne et reflète le point de vue de cette seule personne sur une problématique. Or ici la présence d'autres voix, d'autres vues sur la problématique rend visible et lisible la pluralité des discours, empêche qu'une voix parle plus fort que les autres, s'impose aux autres. Comme chacune des intervenantes pouvait manifester son accord ou son désaccord, la question devenait beaucoup plus riche et complexe.

Ces articles à plusieurs voix sont donc la traduction visuelle – dans la revue – de l'espace de *dialogue pluriel* que les Cahiers du Grif avaient instauré pour préparer les différents numéros. Françoise Collin avait réuni autour d'elle aussi bien des femmes appartenant à des associations féministes existant depuis plusieurs décennies que des femmes engagées dans de petits groupes féministes nés après 68. Je m'en souviens bien car à l'époque, nous les féministes des nouveaux petits groupes, nous ne manifestions pas beaucoup d'intérêt pour les féministes du Conseil des femmes ou de la Porte ouverte que nous trouvions trop institutionnelles et réformistes. Françoise Collin voulait au contraire inclure dans le dialogue des femmes issues de multiples horizons : étudiantes et travailleuses, chômeuses et femmes au foyer, enseignantes, employées et ouvrières, belges et immigrées. Si l'équipe porteuse était relativement homogène, les personnes invitées à intervenir dans les Cahiers étaient donc très diverses quant à leurs engagements philosophiques et politiques. Il y avait des catholiques et des libres-penseuses, des féministes radicales ou modérées, des femmes engagées politiquement ou non. Toutes se rencontraient dans cet espace non mixte, à l'abri du regard des hommes, pour débattre de la thématique du prochain cahier. C'est cette hétérogénéité, cette pluralité des points de vue, des tons, des styles, tous également légitimes, qui font de l'espace des Cahiers un lieu de *dialogue pluriel*. Bien sûr ce lieu a des limites, il ne dure que le temps de préparation d'un cahier, mais là déjà s'inventent d'autres rapports entre les femmes, des rapports de solidarité au-delà des divergences.

Un espace politique de confrontation

Dans un entretien avec Irène Kaufer¹, Françoise Collin définit le féminisme comme suit : « Le féminisme n'est donc ni une doctrine, ni un parti mais un espace politique où des positions diverses et des personnes diverses se confrontent – ou même s'affrontent – sans porter atteinte à cet objectif fondamental qu'on désigne sous le terme de féminisme ». Le féminisme est donc à la fois bien ancré dans le *dialogue pluriel*, dans un espace où peut et doit s'exprimer le désaccord mais c'est également un objectif sur lequel les féministes sont d'accord puisque toutes rejettent la fatalité de la domination masculine. Dans le même entretien, Françoise Collin explique qu'une des choses qu'elle a comprises très rapidement dans l'expérience du mouvement, c'est que les féministes seraient nécessairement dans la pluralité et même dans le conflit. Pour une raison très simple, c'est qu'il n'y a pas de bible, pas de dogme auquel se référer, personne ne garantit l'orthodoxie, personne ne peut dire : ça, c'est le bon féminisme et ça, c'est le mauvais féminisme.

¹ Françoise Collin, *Parcours féministe* (entretiens avec Irène Kaufer), 2005, Labor Bruxelles, p. 19.

Le féminisme de Françoise Collin est pluriel par définition, c'est un mouvement qui formule et reformule sans cesse ses priorités et ses stratégies à partir des femmes qui s'en revendiquent. Je pense que cette conception du féminisme comme un mouvement ouvert et appelé à se transformer, rejoint celle qu'Hafida Bachir² décrivait dans une interview il y a quelques années : « Notre féminisme n'est pas cadenassé... mon féminisme, je suis en train de le construire avec celles qui sont là et celles qui étaient là avant. De plus jeunes nous rejoignent ; elles sont contentes que notre féminisme ne soit pas figé parce qu'elles y trouvent leur place. J'espère que ce sera toujours un processus inachevé »³.

Nous sommes au fond amenées à chaque moment, dans chaque conjoncture à re-penser des problématiques que nous avons déjà abordées mais avec d'autres femmes et dans un autre contexte où toujours nous devons décider et agir.

Et précisément, entre les années 70 et aujourd'hui, le contexte a changé, de nouvelles voix ont parlé au sein du mouvement. Je pense aux voix des féministes homosexuelles dans tous les pays, à celles des féministes noires puis chicanas aux Etats-Unis, à celles des féministes musulmanes en Europe. Leur parole ébranle le féminisme établi.

2. Le féminisme interloqué

Le mot *interloqué* peut être pris d'abord au sens habituel : le féminisme (aussi bien au sens de pratique sociale qu'au sens de réflexion féministe) a été, ici en Belgique, à un certain moment de notre histoire — autour des années 2000 —, *interloqué*, interrompu, déconcerté, décontenancé, dépaysé, dérouté, désarçonné, déstabilisé, désorienté, surpris, ébranlé par la parole de femmes qui jusque-là ne s'étaient pas exprimées dans l'espace public, à savoir les femmes principalement issues de l'immigration marocaine, de culture musulmane. Mais le mot *interloqué* peut également être pris au sens que Françoise Collin lui donne dans un texte où elle parle de la rencontre. Ou plus exactement où elle explique que le fait d'être *interloqué-e* est la condition idéale pour que des personnes se rencontrent à égalité et puissent construire du neuf ensemble.

Un mouvement ébranlé



Cette photo a été prise en 2005 lors d'une manifestation contre l'interdiction du voile à l'école. Pour rappel, les débats sur le foulard ont fait rage chez nous après l'interdiction en France du port de signes convictionnels à l'école. L'image nous montre des jeunes femmes plutôt joyeuses malgré la pluie, qui se revendiquent visiblement du féminisme dont elles utilisent le

vocabulaire (le droit des femmes à disposer d'elles-mêmes, le choix d'avoir ou non un enfant). Ces jeunes femmes ont délibérément transformé certains slogans comme le slogan

² Présidente de Vie Féminine.

³ Cahiers marxistes, *Les unes et les autres - le féminisme à l'épreuve du multiculturalisme*, n° 238, octobre-novembre 2008, p.151.

flamand BOEH (Baas over eigen hoofd = Maître de sa tête) qui rappelle le slogan pour la dépénalisation de l'avortement « Baas over eigen buik » (Maître de son propre ventre).

Cette prise de position publique contre l'interdiction du voile a certainement désarçonné le féminisme mais je pense qu'il a été encore plus profondément ébranlé par les critiques que lui ont adressées des féministes musulmanes ou afro-descendantes. Ces critiques portaient sur son incapacité à admettre qu'il y a des rapports de force au sein du mouvement et que les femmes majoritaires (belges d'origine) imposaient leurs priorités et leurs stratégies aux femmes minoritaires (issues de l'immigration).

Je me souviens d'une grande réunion sur le thème de l'interculturalité à Amazone le 19 octobre 2006. Au cours de cette journée qui rassemblait des associations féministes ayant pignon sur rue et d'autres plus récentes, plus petites et plus contestataires, les femmes issues de l'immigration ont clairement exprimé que leur problème n'était pas le plafond de verre ou la conciliation vie privée/vie professionnelle (ce sont là des combats féministes très institutionnalisés et bien répercutés dans les médias). Leur problème c'était la discrimination à l'embauche ou dans l'accès au logement à cause de la couleur de la peau ou d'un nom à consonance étrangère, la ségrégation à l'école (la relégation dans l'enseignement professionnel en cas d'échec) ou encore l'exclusion de l'école pour celles qui portent le foulard. Ce qui est aussi apparu ce jour-là ce sont les inégalités culturelles, sociales et économiques non plus seulement entre les femmes et les hommes mais entre les femmes elles-mêmes et les divergences entre elles quant aux stratégies d'émancipation. Les nouvelles venues (jeunes, petits groupes récents) revendiquaient le droit à définir quelle voie choisir pour atteindre leur objectif de libération, leur voie n'étant pas nécessairement celle suivie historiquement par les féministes belges puisque certaines considèrent que l'islam les accompagne dans un processus d'émancipation.

La question du voile a été un catalyseur qui a tracé une ligne de fracture au sein du mouvement des femmes (celles qui sont pour et celles qui sont contre l'interdiction) mais la question qu'il soulève va bien plus loin que le bout de tissu qu'il représente. La question en effet, c'est en tous les cas comme cela que je l'ai vécue en tant que femme active dans le féminisme depuis les années 70, est la capacité du mouvement à écouter ce que des femmes qui se revendiquent du féminisme nous disent, à remettre en question nos manières de penser et d'agir. Parce que, en ce qui me concerne, l'ébranlement du féminisme est une véritable chance, une opportunité de recréer un espace de *dialogue pluriel* incluant celles qui s'en sont senties exclues ou brimées.

Récréer un dialogue pluriel

La Marche mondiale des femmes est un mouvement qui est parvenu à rassembler des femmes d'origines et de cultures diverses et à les mettre d'accord sur un ensemble de revendications féministes qu'elles ont portées à l'agenda public. C'est une première étape vers le *dialogue pluriel* car nous ne sommes pas encore arrivées à créer un espace où les divergences peuvent s'exprimer et renouvellent ainsi la réflexion et l'action communes. Je voudrais vous retracer les grandes lignes d'une expérience que j'ai vécue en 2010 et qui va dans le même sens que la Marche mondiale des femmes. L'idée avait été lancée d'organiser un atelier féministe dans le cadre du Forum social de Belgique. Etant retraitée et disposant de plus de temps que les autres, j'avais réuni des représentantes de grandes associations féministes traditionnelles (dont Vie Féminine) et de petits groupes de femmes dont des femmes musulmanes militant contre l'interdiction du voile avec lesquelles j'avais collaboré. L'objectif était d'intégrer au sein du Forum les analyses et revendications féministes très largement absentes des autres ateliers. Nous nous sommes largement

inspirées du manifeste de la Marche mondiale des femmes. Bien que nous partagions une même volonté de réaliser quelque chose ensemble, très vite, des divergences et des crispations sont apparues, liées à la présence de femmes voilées dans notre groupe. Nous avons alors décidé de mettre de côté la question du voile qui nous divisait, c'est-à-dire de ne pas en parler.

A cette condition, nous avons organisé l'atelier de manière très pragmatique en partant de nos pratiques professionnelles et militantes. Au total, nous avons eu cinq réunions préparatoires qui ont abouti à la mise sur pied d'un panel de six femmes, francophones et néerlandophones, voilées et non voilées. Ces femmes se sont exprimées sur les problèmes concrets rencontrés par les femmes comme les difficultés pour obtenir le droit d'asile, l'insuffisance de structures d'accueil de la petite enfance, la surmédicalisation lors de la puberté, de la grossesse et la maternité ou de la ménopause, le regard stigmatisant vis-à-vis de femmes victimes de violences.

Ce qui est positif, c'est que non seulement nous avons assuré une présence féministe au sein du Forum social, mais aussi que les intervenantes sur des questions importantes touchant à l'éducation, à la santé et au travail, étaient des femmes voilées aussi bien que non voilées, toutes également actrices et locutrices. C'est un signal fort que nous avons envoyé au public du Forum : par-delà les fractures du mouvement féministe sur certaines questions, nous étions solidaires par rapport à toute une série de problèmes que nous voulions résoudre. Il est clair que le processus de travail a permis que la confiance s'installe, il a créé des liens, de la solidarité au sein du groupe mais au prix de l'auto-censure (occultation des divergences). Nous ne sommes pas arrivées à rendre nos divergences solidaires, c'est-à-dire à exploiter le conflit sur des sujets qui fâchent comme l'homosexualité par exemple pour approfondir notre compréhension de ces phénomènes et reconstruire ensemble nos savoirs.

3. Un agir transformateur

En attendant, nous pouvons déjà déployer un *agir transformateur*. C'est d'ailleurs ce à quoi s'emploient les féministes actives dans les nombreuses associations qui travaillent pour améliorer les conditions concrètes de vies des femmes en tentant de faire disparaître les mécanismes de ségrégation et de discrimination à l'école, sur le marché du travail et en soutenant les femmes victimes de violences. Mais il existe d'autres interventions moins connues qui nous apparaissent parfois moins pertinentes parce qu'elles prennent place dans un domaine où il ne nous semble pas toujours aussi impératif d'agir. C'est le domaine de la culture, c'est-à-dire du langage, des images et des représentations. Ce domaine n'a pas été beaucoup investi par les féministes. On le comprend car le mouvement des femmes a été pris par l'urgence (les inégalités sociales, les violences) et la culture n'en faisait pas partie. Or, la culture dans laquelle nous baignons et toutes ses productions dans le domaine artistique mais aussi médiatique contribuent à maintenir et renforcer les inégalités sociales et économiques. Françoise Collin disait qu'il n'y aura pas de transformation profonde des rapports entre les femmes et les hommes, j'ajouterais entre les dominée-e-s et les dominant-e-s, sans une profonde transformation de la conscience, des idées et des images que nous avons des hommes et des femmes, de leurs rôles respectifs. D'où l'importance d'une pratique féministe qui conteste les normes et les hiérarchies de la culture parce que, comme l'avait montré une Semaine d'étude de Vie Féminine consacrée à la culture⁴, celle-ci est profondément patriarcale : les femmes n'y ont pas la place qui leur revient ni en tant que travailleuses et productrices de culture

⁴ « Le Grand Bazar Culturel » en 2014.

ni en tant que sujets de cette culture (je pense à la manière dont elles sont représentées dans les émissions tv, dans la littérature, dans les films, etc.) D'où aussi l'importance que les femmes contribuent à la production culturelle.

Il y a donc un double aspect à *l'agir transformateur* dans le domaine culturel : dénoncer les inégalités et contribuer à la production de culture.

Dénoncer les inégalités

Si vous avez lu *axelle* du mois de juin 2017, je ne vous apprendrai rien. Vous y aurez vu la photo, largement diffusée dans les réseaux sociaux, qui montre une bonne centaine de réalisatrices de la communauté française réunies dans le parc de l'Albertine. Elles semblent très joyeuses mais sont en réalité très en colère parce que la Fédération Wallonie-Bruxelles, qui vient de célébrer ses 50 ans d'aide à la création cinématographique, a mis sur son site la photo des réalisateurs et réalisatrices des films qu'elle a retenus pour cet événement. Sur les 41 personnes présentes sur la photo, 6 seulement sont des femmes.



Bénédicte Liénard, une réalisatrice, raconte : « On a un peu halluciné en voyant cette photo. C'est une faille de la représentation des femmes ; on ne se sent pas représentées par rapport à la force vive qu'on représente vraiment. Le cinéma se transforme, on a une place à occuper ». La photo des réalisatrices est donc une réponse à celle de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Elle marque le début d'une mobilisation collective puisque 160 réalisatrices ont signé une pétition pour réclamer plus de parité. Grâce à deux enquêtes réalisées à l'initiative du festival *Elles tournent* dont je vais vous parler dans un moment, nous disposons de chiffres. La plus récente enquête intitulée « Derrière l'écran, où sont les femmes ? » faisait apparaître que si, dans les écoles de cinéma, les étudiantes sont plus nombreuses que les étudiants en réalisation (55 % de l'ensemble des étudiant-e-s) et en montage (62 %), elles ne sont plus que 25 % à exercer la profession de réalisatrice et 22 % celle de monteuse. En ce qui concerne l'aide à la production, parmi les films co-financés, seuls 11 % sont réalisés par des femmes.

Je voulais saluer cette action collective des réalisatrices parce qu'elle me semble témoigner d'une prise de conscience dans le milieu concerné des inégalités qui frappent les femmes et cela, c'est le résultat de l'agir féministe qui a rendu visible, et tout à coup inacceptable, ce qui semblait évident et non problématique. J'ajouterai que l'action a été largement répercutée dans les médias (une double page dans *Le Soir*), ce qui fait que le grand public a reçu enfin des informations quantitatives sur la profession (il faut toujours des chiffres pour convaincre) et qu'il ne semblera plus aussi « normal » qu'il y ait si peu de femmes dans les festivals ou si peu de rôles intéressants pour les femmes dans les créations cinématographiques.

Transformer la culture

A côté d'interventions qui dénoncent les inégalités, il y a des interventions féministes qui visent à produire une culture commune, c'est-à-dire où les femmes comme les hommes apportent leur vécu et leurs images. C'est le cas du festival *Elles tournent*, le festival de films de femmes de Bruxelles au sein duquel a été créé le *Prix Cinégalité*. Le Festival et le Prix sont étroitement liés puisque l'objectif, dans les deux cas, consiste à encourager la prise de conscience autour de la question du genre dans le monde du cinéma et à soutenir des productions cinématographiques susceptibles de transformer notre vision du monde. La différence entre les deux, c'est que le Festival ne programme que des films réalisés par des femmes. C'est un choix délibéré : le Festival veut soutenir la création des femmes et promouvoir les réalisatrices dans ce qui est encore toujours un monde dominé par les hommes.

Loin d'être un ghetto comme on le lui reproche régulièrement, le Festival est d'abord un espace de monstration, un lieu où les films de femmes sont enfin montrés. Le Festival apporte donc tout simplement une réponse aux problèmes très concrets qui découlent de toutes les formes de discrimination ou d'exclusion directes et indirectes que subissent les réalisatrices et qui ont été dénoncées dans les deux recherches exploratoires sur la place des femmes dans le cinéma dont je viens de parler.

En plus d'être un espace de monstration, le Festival est un lieu d'échanges accueillant et stimulant entre artistes et spectatrices. Le réseau associatif féminin et féministe est d'ailleurs étroitement associé à la présentation des films ou à la modération des débats sur des thèmes communs aux films et aux associations. Le Festival est donc aux antipodes de l'événement culturel élitiste ou commercial, il mêle production artistique et activisme militant.

Enfin, c'est un espace de réseautage. Je ne suis pas sûre que l'action récente des réalisatrices aurait eu lieu s'il n'y avait pas eu neuf éditions du Festival. Je suis convaincue que le festival a créé un réseau de femmes, de professionnelles mais aussi de femmes actives dans les associations et les institutions qui ont pris conscience de la problématique et veulent soutenir la production des femmes.

Donc, je définirai le Festival comme une action positive, par définition temporaire (tant que les films de femmes n'auront pas la place qui leur revient). L'objectif à terme n'étant pas de créer une autre culture, une culture féminine, mais d'investir l'espace culturel en y apportant un « regard situé ». C'est un regard ancré dans l'expérience et la conscience des réalisatrices, un regard qui leur permet de développer, à partir de leur position marginale, un regard critique et prospectif par rapport au monde.

Le Prix Cinégalité

Le Prix Cinégalité (Cinemagelijk) décerné au cours du Festival récompense une étudiante ou un étudiant pour un film de fin d'études proposant une perspective innovante et non stéréotypée des femmes ou des rapports entre les femmes et les hommes. Ces Prix doivent donc être vus comme des interventions en des lieux qui forment des producteurs et productrices de culture, à savoir les écoles de cinéma, les écoles d'art, l'enseignement supérieur artistique. Un milieu peu conscient jusqu'à présent de l'existence d'une problématique du genre, un milieu de formation qu'il s'agissait donc de sensibiliser.

« Notre mariage », le film primé lors de la première édition du Prix Cinégalité, a été réalisé par Tülin Özdemir lors de sa dernière année à l'école de cinéma l'Insas. C'est un

film très émouvant où la jeune réalisatrice mêle son mariage et celui de sa mère, dans les deux cas un mariage traditionnel arrangé par les familles et où, en dialoguant avec sa mère, elle évoque les conditions différentes de leurs unions dont celles qui ont amené Tülin à rompre le sien. Ce film très subtil, jamais démonstratif est une précieuse contribution à l'histoire de l'immigration en Belgique dans sa version féminine beaucoup moins connue. La réalisatrice nous montre aussi les femmes de sa famille au travail en Turquie et en Belgique. Quand elle dialogue avec sa mère autour de cette question du mariage, nous comprenons qu'un mariage arrangé n'est pas nécessairement un mariage forcé. En une petite demi-heure, bien des stéréotypes sont démontés.

Un tel film a un double effet positif : il propose aux spectatrices et spectateurs un regard pénétrant sur la réalité de l'immigration et d'autre part, il montre que des jeunes issu-e-s de l'immigration font des films, qu'elles et ils contribuent à notre culture commune. Bien que les Prix n'aient pas réussi à sensibiliser les écoles de cinéma comme nous l'espérions, ils ont aidé les lauréates dans leur carrière, ce qui n'est pas négligeable et ils ont montré que le cinéma pouvait être approprié par des minorités (deux autres films primés ont été réalisés par des jeunes femmes d'origine marocaine).

Et, troisième effet positif, les Prix remettent en cause les critères habituels qui définissent la valeur artistique. Je pense par exemple aux sujets des films : certains sujets dits féminins sont dénigrés par les jurys ou la critique (la violence domestique, l'avortement) alors que d'autres sont valorisés comme l'aventure, le voyage, les faits d'arme, etc. En réalité, ces critères excluent souvent les femmes de facto, ils doivent donc être revus pour que les œuvres féminines puissent être valorisées.

J'espère vous avoir, à l'aide de ces quelques exemples, fait saisir que l'agir féministe est *transformateur* même si le féminisme ne mène pas une révolution héroïque comme les révolutions sanglantes de l'Histoire car il est un processus continu, permanent, sous-terrain, dans tous les domaines en fonction des circonstances, comme le disait Françoise Collin : « une révolution des termites ».